

Suite à vos propositions...

D'abord une précision, et de taille :

La proposition que nous avons reçue

« A l'aphorisme de Lacan » l'analyste ne s'autorise que de lui-même, et de quelques autres » répondent aux CCAF d'une part dans les statuts de l'association un « pas de liste d'analystes » c'est à dire pas de titres, de gradus ou de hiérarchie qui vaillent au sein de ses membres et, d'autre part, dans le nom lui-même de Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne la question de l'institution de la psychanalyse au-delà de l'intimité de la cure . ».

Je dis de taille car il était, dès le départ des CCAF, justement pour pallier au risque d'une titularisation, de donner suite à ce que dès l'introduction de la Proposition du 9 octobre 1967

Lacan soulignait comme essentiellement nécessaire : « distinction de la hiérarchie et du *gradus* ». Les italiques étaient là pour bien nous faire remarquer qu'il n'était pas question d'évacuer la nécessité de l'établissement d'un parcours. Lacan prenait d'ailleurs à sa façon la précaution de préciser qu'il allait dans la suite de la proposition produire le pas constructif de sa démarche.

Pas constructif semblait alors donner le ton véridique qu'on entend alors dans le terme de gradus.

Pour nous donc, « pas de gradus qui vaille » ne convient vraiment pas et ce d'autant que le gradus est connivent à l'établissement d'une progression qui n'a pour seule « représentation but » qu'une publication qui n'est efficiente qu'à la condition de ce qu'on appelle « institution » .

Aux CCAF nous avions au programme une trilogie : cure -passe- institution.

Trilogie sous-entend logique.

L'analyse profane : pratique sacrée, sacrée pratique.

L'analyse profane.

Logique veut ici simplement rappeler que cette proposition de 1967, s'inscrivait telle une conclusion, voire préconclusion du cycle logique que Lacan avait entamé avec « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse » contemporain de l'acte de fondation de l'EFPP.

Ceci pour rappeler aussi qu'Analyse freudienne plus que Psychanalyse freudienne avait été choisi par André Rondepierre pour souligner au plus ce que, dans le plaidoyer de Freud sur la *Laienanalyse*, l'analyse profane, nous trouvons d'une prudence à ne pas trop rapprocher avec le psych de psychanalyse la pratique d'une conception disons « médico psychologisante ». A relire d'ailleurs ce plaidoyer nous ne trouverons pas une prise de position vraiment catégorique de Freud à ce sujet tant cela le fait rentrer en discussion voire conflit avec un grand nombre de ses collègues. Lacan, dans sa proposition prenait cette précaution de nous rappeler « qu'il n'y a aucune définition possible de la thérapeutique si ce n'est la restitution d'un état premier ». Définition justement impossible à poser dans la psychanalyse.

Gradus est à entendre dans une certaine logique de progression « en intension » comme « en extension ». L'extension signifiant « présentification de la psychanalyse au monde » écrit Lacan; disons que son usage devrait être rendu possible à tout le monde ; l'intention signifiant qu'il s'agit de découvrir avec ce terme ce qu'il permet d'entendre quand on dit qu' « il n'y a de psychanalyse que de psychanalyse didactique ».

Ces deux derniers points articulés l'un à l'autre ... alors...

Profane : d'abord laisserait entendre que la didactique est ainsi ouverte à tous. Et que la passe ne serait pas bien entendue une expérience « réservée ». Didactique supposant « publication » irait elle sans une certaine profanation. Nous allons y revenir.

Ensuite que « sa présentification au monde » de la psychanalyse, cela voudrait dire qu'aucune enceinte sacrée n'en constituerait quelque temple réservé. Et donc, disons, « passans » là encore, une certaine profanation.

Or profaner, c'est justement restituer à l'usage commun ce qui a été séparé dans la sphère du sacré. avance Giorgio Agamben. Dans son « Eloge de la profanation » et dans sa lecture de Benjamin, il avance que la religion capitaliste, dans sa phase extrême, et en concomitance avec une certaine apogée de la consommation, vise à la création d'un improfanable absolu.

La psychanalyse dans son actualité s'inscrit dans le malaise de la civilisation en tant que produit largement « consommé » durant toute une période dont on a mémoire encore fraîche.

L'usage, donc la valeur d'usage est toujours en relation avec ce qu'on ne saurait s'approprier, Giorgio Agamben se réfère alors dans ce sens aux choses dans ce qu'elles ne peuvent devenir ou être devenues un objet de possession. Improfanable fait d'un objet qu'il n'a plus qu'à être rangé au musée. Nous n'en sommes encore pas là et nous savons quelle lutte cela suppose face à bien des instances du pouvoir.

L'improfanable se fonde sur l'arrêt et sur le détournement d'une intention authentiquement profanatrice. Disons pour notre propos « profanisante ».

C'est pourquoi il nous faut un très particulier et constant éveil pour arriver à arracher à chaque fois aux dispositifs, à tous les dispositifs, y compris ceux que la psychanalyse (avec Freud et la cure, avec Lacan et ses outils), a mis en place, la possibilité d'usage qu'ils ont capturée. Toute action créatrice nous rappelle Gilles Deleuze réclame une prise de position qui est du domaine de la résistance.

C'est bien ce que Lacan signifiait dans sa proposition, adressée à tous et donc à ceux qui avaient via leur usage capturé la psychanalyse dans l'enceinte où elle était déjà morte vivante..

La profanation de l'improfanable est la tâche de la génération qui vient, conclut Agamben dans son indication critique.

Il s'agirait ainsi de retrouver un « lieu pur », en tous cas sans cesse épuré, parce que jusque-là séparé de ceux qui devraient y avoir accès et jusque là rendu « intouchable » par un dispositif qui a particulièrement mis en œuvre un interdit. Un interdit qui ne fait que témoigner de ce que ceux qui sont là responsables se sont trop permis en faisant tout pour nous y faire croire.

Rappelons-nous que ce qui semble centrer le plaidoyer de Freud dans « La question de l'analyse profane » est qu'il n'y a pas à perdre de vue l'enjeu intellectuel profond qui est de soustraire l'analyse à ce qui pourrait en faire une religion. Alors « profane » est-il à entendre dans son sens premier : profane est celui qui reste au dehors du temple.

Pratique sacrée, sacrée pratique... nous a-t-on plus loin adressé.

Cette dernière proscription qui se dégage très particulièrement dans le plaidoyer de Freud de tous les débats concernant la formation préalable à la pratique du psychanalyste n'en n'empêchait pas moins, fut un temps, aux CCAF, et au sein même des cartels de la passe, de souligner au combien il apparaissait plus que rarissime d'entendre dans les témoignages quoique ce soit qui permette de séparer distinctement analyse et religion.

Comment d'ailleurs durant toute une époque quoique ce soit nous aurait-il empêchés d'y croire, en ou à la psychanalyse ? Et même serions-nous trop au regret de voir cette période tellement « consommée »?

Comment était-il possible de se préserver de ne pas trop y croire ? Risque alors d'une espèce de fanatisme, produit d'un transfert in analysé voire tellement longtemps inanalysable que ce soit à Freud ou à Lacan. Portés qu'ils avaient été par un si grand nombre, et peut-être malheureusement au plus par leurs analysants, en l'olympie d'une période dorée.

Ne sommes-nous pas ici au disjoint de ces deux positions que Lacan soulignait quand il faisait cette distinction entre croire en un dieu et y croire, à la psychanalyse. Comment se défaire d'y croire surtout quand elle s'ensuit d'une pratique qui relève de ce que lui-même dénommait « acte de foi »?

-Rome novembre 75 : Lacan répondant aux questions des journalistes :

« Pourquoi employez-vous cette expression du triomphe de la religion sur la psychanalyse ? »

-Lacan : « La religion ne triomphera pas que de la psychanalyse... la religion donnera un sens aux épreuves les plus curieuses, celles dont les savants eux-mêmes commencent à avoir un peu d'angoisse .

- Journaliste : « La psychanalyse deviendra telle une religion ? »

- Lacan : « Non du moins je l'espère Qui sait pourquoi pas... la psychanalyse n'est pas arrivée n'importe comment. Elle est un symptôme. Seulement il faut comprendre de quoi. Elle est en tout cas comme le dit Freud dans Malaise dans la civilisation, la psychanalyse fait partie de ce malaise. Alors il est probable que nous n'en resterons pas là à nous apercevoir que le symptôme c'est ce qu'il y a de plus réel. On va nous secréter du sens à ça et en veux-tu en voilà et ça nourrira non seulement la vraie religion mais un tas de fausses...

(...plus loin)..... l'analyste ne peut durer qu'au titre de symptôme. Mais vous verrez qu'on guérira l'humanité de la psychanalyse.

(Plus loin)..... le symptôme c'est ce qui ne va pas... je ne pense pas que la psychanalyse détienne quelque clé que ce soit de l'avenir. »

- S'ensuit ce qui fait encore partie de notre actualité :

Baudrillard :

« Parlons de l'effet serre culturel : la nuée toxique due à l'émanation de millions de musées, de festivals, de colloques de symposiums est bien plus catastrophique que la disparition de la couche d'ozone. L'asphyxie due à l'activité de milliards de cerveaux créatifs altérerait elle la qualité de vie aussi sûrement que les nuisances industrielles ? ».

Notre multiplication, tous ces démembrements qui ont fait se multiplier nos groupes, nos associations, quitte à les regrouper par des « inter... », des « convergences »... ?

Nous n'avons même pas pu ne pas les voir s'associer à des segments de marché. Ils ont donc pour effets imparables de transformer alors peu à peu le singulier en particulier, ce qui comme l'explique très bien Bernard Stiegler annule le singulier, et le liquide dans le flux des marchandises fétiches ?

Bernard Stiegler souligne particulièrement l'effet toxique de « désajustements successifs ». Désajustement entre trois grandes organisations qui forment d'après lui la puissance esthétique de l'homme : trois organisations.

. D'abord son corps avec son organisation physiologique . Nous savons tous la particulière ascension des techniques et des pratiques « de corps » dans notre vie actuelle.

. Ses organes artificiels techniques, objets, outils instruments œuvres. Rappelons-nous comment Lacan se précipite dans l'œuvre de Freud sur les écrits techniques. Et il y aurait à

s'appesantir sur cette question de la technique, et particulièrement au sens où Augustin Berque la développe dans le contexte d'une « post modernité ».

. Et puis enfin ses organisations sociales résultants des deux premiers, soit des artefacts et des corps.

Nous avons été pris dans les effets de ces désajustements : ceux inhérents à une désarticulation puis ré articulation entre nos organisations et le risque pour chacun, était à son insu d'en arriver tôt ou tard à être habité plus profondément qu'il ne pouvait le croire par cette pensée soit :

que son passé pourrait lui apparaître de moins en moins différent de celui des autres.

Et cela déjà particulièrement entraîné, transférentiellement, à se penser comme « pouvoir avoir pu »... mais « pouvoir avoir pu » quoi donc et en ignorant pertinemment quoi donc ?

« Pouvoir avoir pu » s'approprie son analyse. En ignorant, c'est à dire en ayant été mis dans le cas de ne pas pouvoir penser vraiment qu'elle ne prendrait tout son sens, toute sa dimension qu'à la condition de la partager avec d'autres que celui qui a été pris en elle avec lui.

Il y a là évidemment une hérésie par rapport à ce que nous prônons être la visée d'une psychanalyse. D'abord inhérente à ce fait qu'analyste et analysant sont pris bien plus qu'ils ne pourraient penser dans une expérience qui les a dépassés et dont ni l'un ni l'autre ne peut vraiment dire ce qui s'y est passé... sauf peut-être à cette condition de tenter de faire en sorte que quelque chose d'indéterminé jusques là « en soit passé » ; nous sommes là dans une problématique de « l'en soi ».

Nous avons à être attentifs à ce qui pourrait ne pas nous mettre, nous comme les autres, à l'abri de cet effet de serre dont parle à la façon que nous lui connaissons Baudrillard et que Bernard Stiegler dénomme : « misère symbolique et système de contrôle des affects ».

Parce que, et nous l'avons perçu il n'y a pas si longtemps, nous pourrions, par soit disant commodité, nous accepter soumis tôt ou tard à cette recrudescence, cette hégémonie d'un conditionnement industriel dont on nous confierait même pourquoi pas la charge d'écrire le texte « technique » fondateur. Un texte, suffisamment médiatisable et soit disant protecteur, parce qu'y serait avancé en première ligne : la loi, encore la loi, toujours la loi !, alors que nous travaillons avec, et surtout, avec nos ratés, ce qui nous échappe comme avec comme épice ce qui a échappé à l'analyste et à son analysant même dans les meilleurs cas, s'il en est.

Je trouvais ainsi dans cette proposition comme titre : **L'analyse profane : pratique sacrée, sacrée pratique,**

J'y trouvai plus que je ne savais tout à coup quel paradoxe qui y est dit souligner l'intranquillité de l'analyste.

J'y percevais quelque contradiction mais surtout l'apologie de ce qui se faufile là encore d'une religiosité dont le « Autre » qui suivait, même barré, ne venait pas forcément pour autant, me semblait-il, nous protéger.

Une philosophie telle que celle de Kitaro Nishida (1870-1945) de l'école de Kyoto n'a pas besoin de la psychanalyse pour avancer qu'une certaine expérience de « régression infinie du côté de l'être pour rejoindre l'absence de limite » permettrait à chacun « en un repli de gagner son lieu et d'y pouvoir reposer afin d'y puiser quelque force créatrice ».

Inutile de trop penser ici retrouver quelque orientalisme particulièrement contemporain avec toutes ces expériences centrées particulièrement par des exercices tels des rituels, des rites. Toutes, pour la plupart en tous cas, apparaissent très questionnées par la problématique du « dés être » voire de « l'être pour la mort ». Ce qui m'avait conduit à m'appuyer particulièrement sur Heidegger lors de notre dernier colloque et en particulier sur ce qu'il entendait par expérience « de la parole ».

Mais avançons encore au sujet du profane et de la profanation que si elle nous porte du côté d'une certaine nécessaire transgression il s'y agit alors avant tout de la visée d'un certain dépassement d'une limite, condition de l'abord du champ de l'irreprésentable, de l'intouchable, de l'inappropriable. L'expérience n'y est de ce fait pas sans péril. Puisque avec elle il n'est pas question de se défaire de l'interdit. Georges Bataille soulignait rappelons-nous que la transgression d'une frontière ne fait pas tomber l'interdit ; elle ne l'emmène que plus loin avec elle.

L'approche d'une zone inconnue qui appellerait l'audace ne maintiendrait un vrai « centre de gravité » qu'à cette condition de la proscription surtout de tout retour possible. Et surtout vers quoique ce soit qui permettrait de deviner quelque commencement.

Un commencement absolu se trouve peut-être qu'à la condition de ne pas être cherché. Et l'opération alors n'a de créatif alors qu'à engager celui qui s'est appliqué dans le trou en lequel il ne trouve preuve d'existence qu'à la condition que son bord s'effondre.

L'épreuve d'un possible écroulement devant l'irreprésentable d'on ne sait quelle « force prestigieuse » qui pourrait enfin ainsi vraiment advenir.

Alors pourrait-il s'écrire plus que se dire d'un « quand même », ici via ce trait d'union qui s'immisce entre art et sacré, trait-lisière de l'interdit mais encore plus de la liberté. Ce qui nous faisait fut un temps être convoqués : ... ou pire. Avançons qu' alors un « On » ne fait pas que faire plonger dans son propre possible mais surtout dans le possible de l'altérité ; là est le fond sur lequel se déploie tout « geste créatif » .

Le fond ici est celui sur lequel le profane, s'il veut bien se laisser aller, est ainsi mené par le créatif aux abords du dedans d'un dedans, espace cryptique tellement proche d'un dehors tumultueux, là même où viennent à se confondre sécurité et soumission. Là même où « toute la réalité du savoir s'est projetée dans l'angoisse comme l'immense néant de l'ignorance.

Franchir cette frontière est comme une déchirure qui de son acte comprend en elle le mouvement. Il se confond avec le cri. Avec ce qu'il recouvre d'un singulier à l'état brut. Le cri ne se cherche pas mais au mieux, lui aussi peut se trouver, comme échappant alors du fin fond de sojn centre de gravité. Il est aussi un instant de vérité en ce sens que « seul le silence ne la trahit pas » nous a rappelé encore Georges Bataille.

Ainsi :

La suite de la proposition qui nous a été lancée m'interrogeait alors particulièrement puisqu'elle faisait référence au silence. Vous vous rappelez cette quasi injonction de Lacan : « Le cri fait le gouffre où le silence se rue. » :

Je reprends donc la proposition de nos amis Lillois : « L'absence de l'analyste, son silence comme une présence en creux construit la possibilité d'une présentification du sujet dans son discours, à lui adressé jour après jour dans les séances pour autant que cette absence ne soit pas inexistante. »

Voilà encore ce qui me posait question dans la forme de cet intitulé :

Hormis que, comme le souligne Michel Schneider, dans l'appendice à « La question de l'analyse profane » de Freud, il n'y aurait pas à penser l'analyse comme catégorie de l'existant mais comme celle de ceux qui l'inventent sans cesse, le a en italique me conduisit vers ce qui me semblait devenir tout à coup nécessaire de souligner soit : La lettre .

La théorie lacanienne de la lettre vient à une certaine époque, après comme tout un travail d'approche, à se trouver comme surdéterminée par le choix de cette première de l'alphabet, le (a), pour servir à définir d'avantage « son » objet, l'objet (a) dont l'économie-politique la logistique, réintroduit la question de la jouissance parce que justement toute cette économie se situe ici dans le champs du gain à la perte comme de la perte au gain.

Un suspens, la suspension qui de ses trois points nous mènerait toujours à Ou pire... ! Ce séminaire au cours duquel, le même jour Lacan introduit le nœud Boroméen, outil qui va lui servir à s'avancer vers son autre objet singulier soit cette nouvelle manière de dire le symptôme. Avec son sinthome. (nous allons y revenir) Ce même jour donc où il nous tend son « je te demande de me refuser ce que je t'offre... parce que c'est pas ça ! ».

Ceci qui nous ramène du côté d'une certaine acception de la valeur d'usage :

Il y aura toujours ce « C'est pas ça ! » qui me fait savoir que « c'est ça ! » qui me manque intimement et ce depuis, qu'à ma façon, j'ai fabriqué mon jeu « du for - da ».

La perte qui est donc l'économie même de l'objet (a), n'en entendons-nous pas la résonance quand dans « L'attente », Blanchot nous dit que « l'éloignement de la séparation est le moment le plus intense de l'amour. » ? Ne peut-il se réduire d'ailleurs qu'à cette condition qu'est « la lettre d'amour » ?

Cette attente n'est-elle pas à la clé de cet avertissement qui m'est toujours apparu central dans *Lituraterre*: « Vous mettrez longtemps à trouver de quel appui ce geste du trait trouvera le plan d'attaque et de quel suspens il trouvera le support d'un arrêt »

Le jeu de présence-absence m'a toujours laissé dans cette lecture flotter dans mes retours du japon, planer du possible à l'impossible. Et là encore plus avec ce que cette formulation a de beau.. Quand on dit que là le travail est beau.

Le beau dit Platon c'est ce qui soulage l'être de la grande souffrance du désir. François Cheng en dit long sur cela en parlant de son œuvre de calligraphe.

Aller vers la lettre ? Alain Didier weill disait lors d'un colloque d'insistance qu'il y aurait par là en tout cas une voie ouvrant se lancer dans un pari. Celui de tenter de garder son statu d'impossible à l'impossible. C'est semble-t-il en effet seule manière pour certains, pas seulement des analystes, de tenter de faire que le nouveau garde sa fonction de nouveau et que ça ne s'épuise pas. Ou parce que ça ne saurait s'épuiser. Une production qui ne s'épuise dans ce qui existe en un déjà ? La relecture de « L'achéologie du savoir » de Michel Foucault nous conduira plus loin du côté « d'entre un jamais dit et un déjà là ».

Ne verrait on pas alors ici la porte d'entrée d'un espace où nous rencontrons ce que de sérieux peut avoir l'épreuve de notre ennui ? Osons le dire, ce d'autant que Lacan l'a souligné dans son séminaire à l'aide d' « Ainsi parlait Zarathoustra » en nous signalant même où Freud s'appuie sur ce texte. Souvent il nous emplit, là(s) dans notre fauteuil à l'écoute de celui qui suivant le bord du littoral n'en finit pas de nous faire partager ce savoir qu'il expérimente de « la lettre comme exclue », rejetée de la chaîne symbolique ; elle nous a été décrite en long et en large alors, « comme ce qu'il y a à la fois de plus mort dans le langage et qui pourtant en donne l'atout strictement vital et quelque fois vertigineux ». La lettre est en effet depuis cet autre côté qui n'est ni un dedans ni un dehors, la lettre est ce qui fonde pour chacun sa plus profonde particularité dans son rapport au « désir d'autre chose ». Parlons maintenant avec ce *a* que vous écrivez en italique

d'un « dehors d'un autre dehors ».

N'aurions-nous plus, pour en prendre alors l'effectivité, qu'à faire appel à ce que nous a apporté la théorie du synthome, soit que le symbolique se distingue d'être spécialisé comme trou, mais qu'il est frappant que le vrai trou en fait est là où se révèle qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre.

Dans ce même sens et toujours en référence au beau, écoutons Rodin : « Est beau seulement ce qui a du caractère c'est la vérité intense. Le caractère c'est la vérité intense d'un spectacle de nature quelconque beau ou laid : et même c'est ce qu'on pourrait appeler une vérité double car c'est celle du dedans traduite par celle du dehors. ».

J'emploie ici des termes proches de ce que d'aucuns avanceraient pour l'architecture et nous les trouvons plusieurs fois dans le séminaire sur l'éthique, justement de ce fait qu'il sembleraient propices à souligner cette existence du vide central, inhérent à la chose, la chose freudienne, vide autour duquel une rhésis associative dessine ses circuits.... vide que dans une institution nous aurions donc à garantir pour que chacun puisse moyennant quand même ce garde-fou du quelques autres... pour que chacun puisse y trouver son « bien ». Rappelons-nous qu'à propos de ce « bien » Lacan nous avait conduit du côté d'un « du beau n'y touchez pas ! » Que chacun puisse y trouver « son bien » est une démarche que nous avons soulignée plus haut comme n'étant alors pas sans risques. Reste à chacun de se rappeler lesquels.

En tous cas cela supposerait pour le moins un vrai engagement ; un qui comme le dit si bien Michaux dans « l'espace aux ombres », un qui à chacun puisse lui permettre de rejoindre cette frange où il pourrait enfin oublier son corps parce qu'il ne pourrait tout à coup plus définir si c'est du dedans ou du dehors de sa peau que la douleur provient. Alors se mêlent les accents d'une vérité avec une expérience qui se résout en savoir.

Mais alors nous parlons forcément

de « lieux hors lieux », ceux où on peut tenter d'aller vers un point d'immobilisation parce que « la douleur c'est ce point atteint où il n'y a plus à l'être la possibilité de se mouvoir » alors que l'étrange se mêle indistinctement au familier ; pour cela plus haut il était question du cri. Relisons en la confirmation dans « l'Esquisse d'une psychologie scientifique » de Freud. Cet espace ne se décrira dans aucun consensus, aucun système de cooptation. Aucune liste n'y correspond, aucun annuaire n'en a jamais décrit les circuits... On s'y engage au titre d'un mais à plusieurs.... Parce parler c'est parler à...

On pourra aussi s'aider de cette citation du séminaire « Les problèmes cruciaux » : « les deux bord de l'être du sujet.... se diversifient... de la divergence entre vérité et savoir. » Cette diversification.... Je la rapporterai à ce que Lacan deux ans plus tôt soit en 64 dans son acte de fondation stipule comme « mode d'inscription de qui que ce soit à l'EFP »... et qu'il rappelle en 75 dans la séance de clôture des journées des cartels. Il vient de parler du sujet logique et ce, en insistant sur ce fait que le terme de **consistant** désigne justement ce qui résiste, ce qui en quelque sorte dit il fait donc partie d'un réel, ça a d'ailleurs drôlement résisté, avant comme après ... lisons la phrase telle qu'elle est dans les lettres de l'école :

« Alors ce qui est à expliquer dans mon avancée, mon énoncé, ma proposition qu'on entre à l'école non pas à titre individuel mais au titre d'un cartel, c'est ce qu'il serait évidemment souhaitable de voir se réaliser dans la suite » (je crois que cela ne s'est jamais fait) « ce serait souhaitable que ça entre dans les têtes... qu'on y entre à *plusieurs* têtes et pour ça au nom, au titre d'*un* cartel. ».

Je relèverai cette prescription tel un fait polémique au sens bachelardien du terme, jeu constitution-destitution à la clé, et elle s'associe bien sûr, nous avons suffisamment de recul maintenant, à sa théorisation alors qu'elle essaie de se tenir au vif de la problématique de l'engendrement du nombre. Ce qui n'a bien entendu rien à voir avec quelque « faire nombre ».

« On y entre à plusieurs.... Au titre d'un »

Nous sommes, faut-il encore le rappeler dans ces années où Lacan tente de faire le traitement du sujet de l'inconscient en se servant d'une armature logique sur laquelle il branche si je puis dire toute sa communauté. Dans cette communauté, qu'on y entre à plusieurs... au titre d'un seul, comment ne pas y reconnaître la thèse Frégéenne de l'engendrement du nombre, je le signalais juste avant, à partir de cette différence radicale du Un de l'élément à l'Un de l'ensemble. On retrouvera d'ailleurs cette articulation du Tous au Quelque, deux années plus tard avec son séminaire sur l'Acte psychanalytique où s'appuyant sur le syllogisme aristotélicien revu à l'aide des lois logiques de Morgan on trouvera moyennant une application pratique des quanteurs la raison même de cette formule centrale à la proposition de 67 :

« L'analyste ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres »

Il serait trop long quoique très important de nous enfoncer ici dans cette faille entre logique et grammaire... entre sujet de l'inconscient et grammaire des pulsions... grammaire

en tous cas du côté de laquelle Lacan n'hésite pas à nous propulser avec la quantification. Cette faille est celle même où la passe devait aller puiser son matériau.

Effet de passe aussi insisterons nous... **dans un cartel**, s'il en est un. Voilà le véritable enjeu.

Mais alors « Un » cartel fonctionnant cependant à cause ou à raison d'une possible énonciation inédite et pour ça jusqu'à ce qu'un jeu de constitution /déstitution réplique au « Il n'y a pas de rapport sexuel ». Reportons nous ici, pour mieux comprendre, à la fin du débat entre Lacan et Daniel Sibony aux journées des cartels de l'EFP en 75.

Si la fonction + 1 c'est en effet comme y insiste alors Lacan, c'est justement l'infinitude latente du sujet, et qu'elle ne ferait que souligner la pure incomplétude de ce groupe, pas plus nécessairement incarné que ne l'est la dritte person, il se pourrait bien alors qu'elle puisse opérer cette fonction dite +1 à l'insu de chacun, (parce qu'avant tout placardée peut être dans son dos alors que cela ne peut s'apercevoir qu'à la condition que les autres lui tourne le dos à ce tout un chacun possible +1) qu'à cette condition qu'il soit pris alors dans un vrai processus de détachement. Trois prisonniers + un directeur cinq disques, cela vous rappelle quelque chose : un dénouement mis au chef-lieu d'une instance.

L'insu, l'inédit, l'incomplétude... le trou dans le savoir serait-il pour chaque « UN » et donc les « PLUSIEURS » comme dans une application au plus près de la règle fondamentale, cette seule condition pour un passage au un par un, du particulier au singulier, ce passage seul bon trou par lequel la psychanalyse devrait arriver à faire passer pour que chacun y trouve l'ouverture sur sa destinée. Ici après même le travail de la cure dont un cartel devrait être la suite. Et même dont il devrait avoir effet de relance. Et pourquoi pas

effet de passe dans le travail du cartel ? :

Mais à quelles conditions ?

En ce sens

Appuyons nous pour aller plus avant sur ce qu'au sujet du passeur avançait Jean Allouch fut un temps en développant les tenants et aboutissants de ce type d'acte dont il est l'acteur, le passeur. :

Un tel du cartel, ici, dans chaque mouvement, échange, il ne dit pas ce qu'il dit, lui, mais il dit ce qu'il dit... le cartel ou tel autre de ce cartel.

Le recouvrement possible de ces deux il crée d'une part un effet de dépersonnalisation, dé/ s/ identification , mais surtout, ce recouvrement il condense toute la problématique « du retour à » ; ce « retour à » que Foucault a pointé comme central dans la fonction auteur. Nous en avons déjà avec Lacan l'exercice pratique : Lacan pas-sans « un retour à » Freud.

« Un » seul à dire ... « à plusieurs têtes », « un » seul dans un acte de passage au public, se réduisant, à la césure de deux domaines, y défailant, dans cette césure, parce que s'y évanouit en quelque sorte toute possibilité de dire en son seul nom propre puisqu'à la fois il y a alors l'effectuation d'un « il dit » et d'un « il ne dit pas... ce qu'il dit ». parce que c'est de l'autre qu'il est dit qu'il dit. » Cette brève faillite d'un jugement d'attribution désigne d'autant mieux du hors dire et son ordurière effectivité » soulignait Jean Allouch. Vrai publication au sens lacanien.

Ces conditions proposant finalement de ne pouvoir dire je mais seulement il . Il pour de l'Un qu'il y a !

« Pas-je » son dire de l'un... sans ce un autre a dit.

Conjonction ici disjonctive qui souligne que ce que ce mode d'énonciation met en instance : pour le moins un « pas moi » par lequel quelque être parle au sujet qui dès lors ne peut que se faire témoin auprès d'un autre, un public par exemple. Témoignage alors de cette parole qui passait de l'un aux autres.

Si nous retenions que nous sommes là dans le champs de la connaissance paranoïaque, ce que soutenait Jean Allouch, cela nous amènerait non seulement à cette ex-position que Dali en fait avec ses images doubles, mais aussi du côté de cette proposition : aurait-on là en pratique de cartel, faisant suite à la cure, encore le déploiement d'une paranoïa ? Et à quelles conditions réussie ? Et même à quelle condition ne le serait-elle pas réussie et donc quels risques y seraient-ils alors mis en jeu ? Y compris pour l'institution, soit le public à l'écoute puisqu'il n'y a pas de cartel sans publication.

« Ce n'est pas moi c'est lui » sans pouvoir dire lequel, entre un pas-je et un il. *N'importe lequel* de ces « tu » qu'on peut même adresser à ses partenaires qui pourraient enfin disparaître dans un « on ». Et qui n'est peut-être pas un « nous » ?

Là nous retrouvons ce « n'importe qui parle » première phrase que prononce Foucault dans son ouverture de sa conférence « *Qu'est-ce qu'un auteur ?* » en 1969... et qui lui vient ce n'importe qui parle assurément de *Beckett*.

J'ai à parler, écrit Beckett dans *l'innommable*,
J'ai à parler n'ayant rien à dire, rien que les paroles des autres, de n'importe quel autre,
n'importe qui parle

Crise mentale disait Dali. Désidentification avons-nous souligné comme produit d'un nécessaire rendu public pour qu'avec ici le témoignage soit tiré du matériau ne serait-ce qu'un trait. Comme on dit trait d'esprit qui ne va sans le nouveau et donc la surprise.

Au mieux pure rature. Une rature qui ne se réduirait pour chacun, là, à son propre compte, qui ne vaudrait qu'en tant que rature « d'aucune trace qui soit d'avant ». Ne serait-ce que parce qu'il n'y aurait pas d'avant. Le commencement n'ayant lieu qu'à cause d'un après qui ne devait se supporter que d'une « oratio obliqua », dans la passe en tous cas, avec le +1 dans le cartel. Nous en revenons, remarquez le, à cette question des commencements. Le seul commencement n'étant que de transfert. Vous entendez la référence ici encore à Littérature.

« D'aucune trace qui soit d'avant » mérite maintenant un plongeon dans notre archéologie du savoir : l'archéologie nous a rappelé Foucault « ne nous ramène au mieux qu'à retrouver le point de rupture entre l'épaisseur implicite du déjà là et la vivacité de la création », c'est-à-dire celle qui fait faire le grand saut dans l'irréductible différence.

Ce grand saut... c'est-à-dire du côté de ce qui, raturé, ou pur mouvement de rature ne se soutient de rien. De plus rien. D'ailleurs de ce fait en résulte un « Rien avant », rien qui après ne comptera comme un avant, parce que de la nature de ce fait en résultera qu'il ne faudra qu'un autre après.

C'est quoi « le sujet d'un cartel », est-ce celui ou ça qui empêcherait même qu'on puisse dire nous ? Un nous qui ne pourrait pointer personne dans cet après.

Du cartel quel en serait même l'objet qui d'un trait pourrait se réduire à de la différence pure ?

Là où nos collègues Lillois avancent qu'il serait question de l'intransmissible de la psychanalyse, là nous sommes peut être aux confins de la non écriture du trait unaire. Là, mais peut-on même dire là ?

Là où le sujet ne deviendrait produit que tel un « papeludun » là peut-on dire là ?

La lettre « n'est là, rappelons-nous, absolument pas résorbable dans une quelconque transformation en savoir mais n'est que le bord d'un savoir sans sujet » : si, nous appuyant sur ce que Lacan avance en réponse au commentaire de Jean Hyppolite, alors en ce lieu d'une symbolisation primordiale nous sommes portés à une sorte d'intersection du symbolique et du réel pour autant qu'elle s'opère sans intermédiaire imaginaire. *Beyahung* primaire, écrit-il qui traduira immédiatement sous forme de méconnaissance ce que cette première symbolisation doit à la mort. Nous disions engagement pas sans risques.

Que l'hétérogénéité inhérente à ce « il dit qu'il dit » confronte chacun au réel, lui-même étant toujours ce par quoi deux éléments hétérogènes sont mis en rapport.

Que la visée du travail en cartel ne soit pas moins celle, et au un par un, de cette intersection symbolique- réel,.....Le surgissement original qui en adviendrait ne pointerait il pas moins quelque chose qui avec un cartel commence et devrait donc au mieux ne jamais cesser de commencer ? Trouage ici du réel par le symbolique, trou que produit le symbolique dans le réel. Et que nous évoquions plus haut comme étant ce pari de faire en sorte de garder à l'impossible la force de l'impossible.

Si le potier de ses mains crée autour d'un vide, c'est plus par l'appel du vide qu'il crée un vide. C'est cela qui quand vous le regardez faire, c'est ça même qui vous fait jubiler et dire OUI !!! Comme si le trou central et plus encore le vide vous faisait exploser pour le remercier mais de quoi donc ?

C'est un oui primordial qui résonne ici dans votre oui ! (référence ici à la *beyahung*) C'est pourquoi il est comme démesuré, et ce à cause d'un échange qui tout à coup explose dans la démesure parce qu'il n'y a plus de mesure quand on a affaire à quelque chose, mais comme « à perte de vue ». Dans son texte « De l'expérience analytique à la création » Alain Didier Weill fait bien remarquer à ce sujet comment « André breton repère le pouvoir du tableau sur l'homme, anticipant ainsi que c'est dans la fonction de l'objet perdu (à perte de vue » que l'homme accède à un réel sublimé (spectacle démesuré). ».

La démesure se veut dans la relance de la circularité nécessaire d'un cartel vers un autre. Cette relance est-elle alors un non ! un non qui se met au service du oui comme proposition, instance s'adressant à un reste, rebel à toute symbolisation. Est-ce ici avec ce non, d'une *austossung primordiale* qu'il s'agirait alors pour une remise en efficace ? Et alors trou réel dans le symbolique maintenant, résistance dit d'ailleurs Lacan au sujet de cette *austossung*, Résistance. Nous l'évoquions au début, résistance que Freud lui-même articule avec le *durcharbeitung*, et ce pour finir son texte sur répétition élaboration *perlaboration*.

Le cartel s'inscrit dans le champ d'un transfert de travail.